

Les titres généalogiques des Kermorvan nous apprennent qu'un seigneur de cette famille, nommé Ives, épousa, en l'année 1400, une héritière de la maison de Kergroadez, appelée Azénor<sup>[1]</sup> ; mais ces titres n'entrent dans aucun détail sur cette union, et nous en ignorerions encore et le motif et les suites, si notre poésie populaire ne s'était chargée de suppléer ici, comme en maint autre cas, au silence de la chronique. D'après un barde de Cornouaille, ; Azénor, que la tradition surnomme la *pâle*, aimait un pauvre cadet de famille du manoir de Mezléan, qu'on destinait à l'état ecclésiastique, et elle l'aurait épousé si ses parents, qui souhaitaient une plus riche alliance, n'y avaient mis obstacle en la forçant de donner sa main à Ives de Kermorvan. On va voir si les projets qu'ils fondaient sur ce mariage se réalisèrent.

I

## AZÉNOR LA PÂLE. ( Dialecte de Cornouaille. )

I.

La petite Azénor la Pâle est fiancée, mais elle ne l'est pas à son plus aimé ;

La petite Azénor la Pâle est fiancée, mais à son doux clerc, elle ne l'est pas.

II.

La petite Azénor était assise auprès de la fontaine, vêtue d'une robe de soie jaune ;

Au bord de la fontaine, toute seule, assemblant des fleurs de genêt,

Pour en faire un joli bouquet, un petit bouquet au clerc de Mezléan.

Elle était assise près de la fontaine, lorsque passa le seigneur Ives,

Le seigneur Ives sur son cheval blanc, tout à coup, au grand galop ;

Tout à coup, au grand galop, qui la regarda du coin de l'œil :

— Celle-ci sera ma femme, ou, certes, je n'en aurai point. —

III.

Le clerc de Mezléan disait aux gens de son manoir, un jour :

— Où y a-t-il un messenger, que j'écrive à ma douce amie ?

— Des messagers, on en trouvera, mais ils arriveront trop tard.

— Ma petite servante, dites-moi, qu'y a-t-il d'écrit ici ?

— Azénor, je n'en sais rien, je n'ai jamais été à l'école ;

Azénor, je n'en sais rien ; ouvrez la lettre, et vous verrez. —

Elle la posa sur ses genoux, et se mit à la lire.

Elle n'en pouvait venir à bout, tant elle avait de larmes aux yeux.

— Si cette lettre dit vrai, il est sur le point de mourir ! —

#### **IV.**

En parlant de la sorte, elle descendit au rez-de-chaussée.

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison, que je vois au feu les deux broches ?

Que je vois les deux broches au feu, la grande et la petite ?

Qu'y a-t-il de nouveau céans, que les ménétriers arrivent ?

Que les ménétriers arrivent et les petits pages de Kermorvan.

— Ce soir il n'y a rien de nouveau céans, mais vos noces ont lieu demain.

— Si mes noces ont lieu demain, je m'irai coucher de bonne heure,

Et je ne me lèverai que pour être ensevelie. —

Le lendemain, à son réveil, entra sa petite servante ;

Sa petite servante entra et se mit à la fenêtre.

— Je vois sur le chemin une grande poussière qui s'élève, et beaucoup de chevaux qui viennent ici :

Messire Ives est à leur tête, puisse-t-il se casser le cou !

A sa suite, des chevaliers et des écuyers, et une foule de gentilshommes le long du chemin.

Il monte un cheval blanc qui porte sur le poitrail un harnais doré ;

Un harnais doré tout du long, et sur le dos une housse de velours rouge.

— Maudite soit l'heure qui l'amène ! maudits soient mon père et ma mère tout les premiers !

Jamais les jeunes gens, en ce monde, ne feront ce que leur cœur désire. —

## V.

La petite Azénor la Pâle pleurait en allant à l'église ce jour-là.

La petite Azénor demandait, en passant près de Mezléan :

— Mon mari, s'il vous plaît, j'entrerai un moment dans cette maison.

— Pour aujourd'hui, vous n'entrerez pas ; demain, si cela vous fait plaisir. —

La petite Azénor pleurait amèrement, et personne ne la consolait ;

Et personne ne la consolait, que sa petite servante :

— Taisez-vous, madame, ne pleurez pas ; le bon Dieu vous récompensera. —

La petite Azénor pleurait auprès de l'autel, à midi ;

De l'autel à la porte de l'église, on entendait son cœur se fendre.

— Approchez, ma fille, que je vous passe l'anneau au doigt.

— M'approcher me semble bien dur ; je n'épouse point celui que j'aime.

— Petite Azénor, vous péchez, vous épousez un homme comme il faut ;

Un homme qui a de l'or et de l'argent, et le clerc de Mezléan est pauvre.

— Quand je serais réduite à mendier avec lui mon pain, cela ne regarderait personne ! —

## VI.

La petite Azénor demandait en arrivant à Kermorvan : — Ma belle-mère, dites-moi, où mon lit est-il fait ? — Près de la chambre du chevalier noir ; je vais vous y conduire. —

Elle tomba violemment sur ses deux genoux, ses blonds cheveux éparés ;

Elle tomba à terre, l'aine brisée de douleur. — Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! —

## VII.

— Madame ma mère, s'il vous plaît, où est allée ma femme ?

— Se coucher dans la chambre haute ; montez-y et consolez-la. —

Quand il entra dans la chambre de sa femme : — Bonheur à vous, dit-elle, ô veuf !

— Par Notre-Dame et la Trinité ! est-ce que vous me prenez pour un veuf ?

— Je ne vous prends point pour un veuf, mais dans peu vous le serez.

Voici ma robe de fiancée, qui vaut, je pense, trente écus ;

Ce sera pour la petite servante, à qui j'ai donné bien des peines,  
Qui portait des lettres perdues... de Mezléan chez nous, mon mari.

Voici un manteau tout neuf que m'a brodé ma mère ;

Celui-ci sera pour les prêtres, afin qu'ils prient Dieu pour mon âme.

Quant à ma croix et à mon chapelet, ils seront pour vous, mon mari ;

Gardez-les bien, je vous en prie, comme un souvenir de vos noces. —

## VIII.

— Qu'est-il arrivé au hameau, que les cloches sonnent en tintant ?

— Azénor vient de mourir, la tête sur les genoux de son mari. —

Au manoir du Hénan, sur une table ronde, a été écrite cette ballade ;

Au manoir du Hénan, près de Pont-Aven, pour être à tout jamais chantée.

Le barde du vieux seigneur l'a composée, et une demoiselle l'a écrite.

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Nous avons visité les châteaux de Kermorvan et de Kergroadez ; ce dernier a été rebâti au dix-septième siècle. Nous avons vu la fontaine au bord de laquelle Azenor était assise, et cueillait des fleurs de genêts pour en faire un bouquet à « son doux clerc de Mezléan, » quand le seigneur de Kermorvan passa et flétrit d'un regard son bonheur et ses fleurs d'amour. Mezléan est en ruines ; il n'en reste plus qu'un portail, défendu par une galerie à créneaux et à mâchicoulis, et des pans de murs croulants, tapissés de violiers sauvages.

Le barde termine sa ballade en nous apprenant qu'il l'a composée au château du Hénan, à quelques lieues de Quimperlé, en Cornouaille, et qu'une demoiselle (peut-être une des filles du sire de Guer, à qui devait appartenir alors ce château) l'a écrite sous sa dictée. Quand on descend le cours de la jolie rivière d'Aven pour gagner la pleine mer, on voit la tour féodale qui s'élève sur la rive droite. Elle est légère, élégante, festonnée de dentelles de granit, et du plus délicat travail qu'ait produit l'art du quatorzième siècle. Peut-être quelque matelot léonnais, débarqué sur ces côtes, raconta l'histoire d'Azénor au seigneur du Hénan, dont le barde la mit en vers. Peut-être le barde voyageait-il dans le pays de Léon lorsque l'événement eut lieu. On s'épuiserait en conjectures ; mais l'auteur lui-même offrirait matière à bien des suppositions. Son existence est un problème. Comment se trouve-t-il encore en Bretagne, à la fin du quatorzième siècle, un seigneur qui a son barde domestique ? Le poète venait-il de la Cambrie, et fuyait-il les persécutions auxquelles les gens de son état se trouvaient en butte à cette époque désastreuse de l'histoire de son pays ? Edouard en avait fait, dit-on, massacrer un grand nombre. Ses successeurs renouvelaient ses ordonnances atroces. « Que ménestrels, bardes, rimeurs, et autres vagabonds gallois, disaient-ils, ne soient désormais soufferts de surcharger le païs, comme a été devant ; mais soient-ils outrément défendus, sous peine d'emprisonnement d'un an<sup>[2]</sup>. » Et les prisons ne désemplissaient pas, et les exécuteurs des lois outre-passaient encore, par leurs rigueurs, les volontés du législateur.

« Les larmes coulent à torrents sur tous les visages, s'écrie un de ces malheureux bardes.

« N'avez-vous pas vu le cours du vent et des nuages ?

« N'avez-vous pas vu les chênes qui mutuellement s'écrasent ?

« N'avez-vous pas vu la mer s'élançant et ravager la terre ?

« N'avez-vous pas vu le soleil détourné de sa course et perdu dans les airs ?

« N'avez-vous pas vu les astres désertir leur orbe et tomber ?

« Et ne voyez-vous pas que c'est la fin du monde !

« Je crierai jusqu'à toi, Seigneur ! pourquoi l'Océan n'engloutit-il pas le monde ?

« Et pourquoi nous laisses-tu plus longtemps nous consumer dans les angoisses ?

« Plus d'asile pour nous, malheureux ! plus de conseil ! plus de refuge !

« Plus de voie pour fuir notre lamentable destin<sup>[3]</sup> ! »

Un autre s'adressait ainsi à Dieu : « O Christ ! ô mon Sauveur ! puissé-je descendre dans la tombe, aujourd'hui que le nom de barde est un vain nom, un nom mort<sup>[4]</sup> ! »

Quelques-uns n'auraient-ils pas, comme leurs pères au sixième siècle, cherché un asile en Armorique ? Nous n'en avons aucune preuve, mais c'est possible ; en tous cas, l'épilogue d'Azénor nous attestant qu'au commencement du quinzième siècle comme au sixième, comme au dixième<sup>[5]</sup>, un seigneur breton avait un barde, et ce barde ayant pu venir d'outre-mer, nous croyons devoir dire un mot de l'état des poètes gallois à cette époque.

Malgré la conquête anglo-normande, les lois d'Hoel le Bon restèrent généralement en vigueur dans les cours et les châteaux des petits chefs cambriens.

D'après ces lois, le barde domestique recevait de son patron un habit de laine, et de sa dame un vêtement de lin. En marche, il montait un cheval de leur écurie. À Noël, à Pâques et à la Pentecôte, il prenait place au banquet à côté du majordome, qui lui remettait la harpe entre les mains. Son patrimoine particulier était exempt d'impôts, et sa personne mise à l'abri de toute injure. Ses devoirs lui prescrivaient de chanter les événements qui avaient lieu, soit dans la famille même dont il faisait partie, soit dans celles qui avaient quelques rapports avec elle. Tel devait être le sujet ordinaire de ses chants<sup>[6]</sup>. Les poésies de Daviz-ap-Gwilym, barde domestique d'Ivor-Hael, qui mourut au commencement du quinzième siècle, nous prouvent qu'à cette époque cet état de choses régnait encore<sup>[7]</sup>. En existait-il une ombre en basse Bretagne, au château du Hénan ?

La ballade d'Azénor la Pâle, dont M. Pol de Courcy m'a procuré une copie, est souvent confondue avec une autre, dont le titre et le sujet, à peu près semblables, prêtent facilement à la méprise.

- 
1. ↑ *Réformations de la noblesse de Bretagne*, t. III, p. 68.
  2. ↑ *-Les Ordinances de Galles*, n° VI et *Record. Carnarron*, n° V. f. 81. (s. XIV).
  3. ↑ *Myvyrian*, t. I, p. 396.
  4. ↑ Evan Evans, *Welsh Bards*, p. 46.
  5. ↑ *Voyez* t. I, p. 316.
  6. ↑ *Lois d'Hoel*, c. XIX, et Warrington, *Sketch of the bards*.
  7. ↑ Barzoniaz Daviz-ap-Gwilym, p. 13, 529 et pass. V. aussi une élégie de Robin-Zu, barde du même temps. (*Cambrian quarterly magazine*, t. I, p. 333.)